

Zeitschrift: Korrespondenzblatt des Bernischen Lehrervereins = Bulletin de la Société des instituteurs bernois

Herausgeber: Bernischer Lehrerverein

Band: 12 (1910-1911)

Heft: 4

Rubrik: Bernischer Lehrerverein = Société des instituteurs bernois

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



KORRESPONDENZBLATT DES BERNISCHEN LEHRERVEREINS BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS BERNOIS

15. Oktober • 15 octobre

N° 4

12. Jahrgang • 12^e année

Ständiges Sekretariat: Bern, Altenbergrain 16, Telephon 3416
Postcheckkonto III, 107

Das «Korrespondenzblatt» (obligatorisches und unentgeltliches Organ des B. L. V. und des B. M. V.) erscheint in der Regel um die Mitte des Monats. Mitteilungen für die Konferenzchronik bis am 14. jeden Monats, längere Einsendungen bis am 13. an das Sekretariat.

Secrétariat permanent: Berne, 16, Altenbergrain, Téléphone 3416
Compte de chèques III, 107

Le «Bulletin» (organe obligatoire et gratuit du B. L. V. et du B. M. V.) paraît, en règle générale, vers le milieu du mois. Les communications des sections sont reçues par le secrétaire permanent jusqu'au 14, les autres publications jusqu'au 13 de chaque mois.

Inhalt: B. L. V.: Eine neue Taktik. — Wir wollen unser Recht. — Disziplinar- und Haftpflichtfragen. — Besoldungsbewegung der Mittellehrer. — B. M. V.: Besoldungsbewegung. — Versicherungsfrage. — Hauptversammlung. — Mitteilungen. — Demission des Schriftführers. — Protest.

Sommaire: B. L. V.: Une nouvelle tactique. — Questions de discipline et de responsabilité. — Traitement des maîtres aux écoles moyennes. — B. M. V.: Mouvement en faveur du relèvement des salaires. — Question d'assurance. — Assemblée générale. — Communications. — Démission du secrétaire. — Protestation.

Bernischer Lehrerverein.

Eine neue Taktik.

Eine für die Lehrerschaft befriedigende Lösung der Gehaltsfrage ist bisher in der Schweiz kaum irgendwo erzielt worden. Jedenfalls ist der Kanton Bern diesem Ziele auch mit dem Besoldungsgesetz vom 31. Oktober 1909 kaum um vieles näher gerückt. Wenn auch die mit der Annahme dieses Gesetzes abgeschlossene Besoldungsbewegung die bisher erfolgreichste und glücklichste war, so darf man nicht vergessen, dass ihr eine bisher beispiellos intensive und stetsfort noch andauernde Verteuerung der Lebenshaltung vorausgegangen ist. Das Haushaltbudget in der letzten Nummer des Korrespondenzblattes weist für eine sechsköpfige Lehrersfamilie eine Verteuerung seit 1900 im Betrage von über Fr. 600 nach. Dabei sind nur diejenigen Ausgabenfaktoren angegeben, für die eine authentisch berechnete Verteuerung nachgewiesen werden konnte. Eine Familie mit demselben Bestand und derselben Lebenshaltung wie vor 10—15 Jahren würde demnach heute kaum erhöhte Ersparnisse aufweisen, auch wenn die Gemeindebesoldung vielleicht seither um Fr. 200, die Staatsbesoldung um Fr. 400 zugenommen hätte.

Was heisst das anderes, als dass uns das neue Besoldungsgesetz wie alle seine Vorgänger gar

Société des instituteurs bernois.

Une nouvelle tactique.

Une solution satisfaisante de la question des traitements du corps enseignant ne peut guère être constatée en Suisse. Le progrès réalisé par la loi bernoise du 31 octobre 1909 est à peine sensible. Si le résultat de cette campagne a été favorable et si l'adoption de cette loi a couronné heureusement les efforts des intéressés, il ne faut pas se dissimuler que ce mouvement fut provoqué par un renchérissement énorme du prix de la vie, renchérissement qui, d'ailleurs, s'accroît encore actuellement. Le dernier numéro du Bulletin estime à fr. 600 annuellement le renchérissement de la vie depuis 1900 pour une famille d'instituteur de six personnes. On n'a relevé dans ce budget que les postes pour lesquels l'augmentation est notoire et facile à prouver. Cette famille, vivant actuellement dans les mêmes conditions qu'il y a 10 ou 15 ans, ne pourrait guère réaliser de plus fortes économies qu'autrefois, même si on admet que, durant ce laps de temps, le traitement se soit augmenté de fr. 200 pour la commune et de fr. 400 pour l'Etat.

En d'autres termes, la nouvelle loi sur les traitements, pas plus que ses devancières, ne constitue une amélioration effective de notre

keine *tatsächliche* finanzielle *Besserstellung* gebracht hat, nicht einmal eine Abschlagszahlung an eine solche, sondern nur einen Ausgleich gegenüber der zunehmenden Teuerung?

Und in der Tat, wo stehen wir heute mit unsern Fr. 1500—1900 resp. Fr. 1200—1600 Minimalbesoldung, die wir noch nicht einmal haben, die wir erst 1912 bekommen? Wir haben in der Eingabe vom Mai 1907 an den Grossen Rat verlangt, dass man uns wenigstens mit den Landjägern, den Briefträgern, Kondukteuren und den zwei untersten Kategorien der Angestellten der Bezirksverwaltung*) gleichstelle. Und der Betrag, den uns das neue Besoldungsgesetz gewährt, reicht ungefähr an die damaligen Besoldungen dieser Berufskategorien heran (die Minima, mit denen sich nun wohl die Hälfte der Lehrer zufrieden geben muss, noch nicht einmal). Aber während wir in mühsamem Kampf und mit gewaltigen Opfern um Gleichstellung mit den Kondukteuren und Briefträgern von 1907 rangen, haben diese auch eine erfolgreiche Besoldungsbewegung durchgeführt, die ihnen ebenfalls eine um circa Fr. 300 erhöhte Besoldung eintrug. So stehen wir heute wieder um ungefähr denselben Betrag hinter ihnen zurück wie 1907.

Wenn wir ferner bedenken, dass nach dem neuen Besoldungsgesetz der schweizerischen Bundesbahnen die Barrierenwärter, Haltestellenvorstände, Ausläufer der Kreisdirektionen, Portiers III. Klasse, Gepäckarbeiter, Drehscheibenwärter u. s. w. ungefähr das nämliche Einkommen erhalten wie der mit dem Minimum besoldete Lehrer (die erstern Fr. 1500—2300, die letztern Fr. 1500—2100); wenn wir uns vorstellen, dass die Putzerinnen und Wärterinnen der schweizerischen Bundesbahnen ungefähr so bezahlt sind wie unsere Lehrerinnen auf dem Lande (Fr. 1400 bis 1600), so haben wir wahrhaftig keinen Grund, auf unser neues Besoldungsgesetz allzu stolz zu sein, so froh wir auch — nolens volens — sein müssen, es glücklich unter Dach gebracht zu haben.

Wir sind also jedenfalls gegenüber 1894 und mehr noch gegenüber den spätern 70er Jahren in der gesellschaftlichen Stufenfolge um kein Stockwerk emporgeklettert, wir sind vielleicht eher um eines herunterkutschert.

Haben wir Aussicht, dass es demnächst besser kommen könnte? Wenn wir bis zur nächsten kantonalen Besoldungsordnung ebenso lange zu warten haben wie vor der letzten, so dürfen wir vor 1925 nicht wiederkommen. Und es wäre dann erst noch die Frage, ob uns zu dieser Zeit eine gleich intensive Lebensverteuerung wie diesmal die besondere, für jedermann ein-

*) Bureaufräulein, Ausläufer u. s. w.

position materielle, pas même un prélude d'une amélioration; elle n'a fait que contrebalancer le renchérissement du prix de la vie.

Et de fait, où en sommes-nous avec notre traitement minimum de fr. 1500 à 1900 (1200 à 1600) que nous ne possédons pas encore, que nous ne toucherons qu'en 1912? Ne demandions-nous pas dans notre requête de mai 1907 à être traités au moins comme les gendarmes, les facteurs, les conducteurs et les deux catégories inférieures des employés d'administration de district*)? Le montant du traitement que nous octroie la nouvelle loi égale à peu près les appointements dont jouissaient ces employés en 1907. Cette comparaison ne se soutient même plus pour les minima auxquels la moitié des instituteurs sont obligés de se résigner. Et pendant que nous menions la pénible campagne de 1907 qui devait nous placer, au prix de sacrifices immenses, sur le même pied que les facteurs et les conducteurs de 1907, ceux-ci engageaient un mouvement de salaires qui augmentait leur traitement de fr. 300 environ. De la sorte, le traitement actuel des instituteurs est, comme en 1907, inférieur de fr. 300 à celui des employés précités.

Si nous comparons aussi les traitements des employés subalternes des chemins de fer fédéraux, gardes-barrières, desservants des haltes, commissionnaires des directions d'arrondissement, portiers de III^e classe, ouvriers aux bagages, aux signaux, etc., nous faisons la même constatation. Ils reçoivent un salaire égal ou supérieur au montant du traitement minimum des instituteurs (les premiers fr. 1500 à 2300, les derniers fr. 1500 à 2100). Si nous pensons en outre que les femmes de peine (récurveuses) et les femmes gardes-barrières des chemins de fer fédéraux sont rémunérées aussi bien comme les institutrices de campagne (fr. 1400 à 1600), nous devons avouer que nous n'avons vraiment pas de motifs de nous enorgueillir de notre nouvelle loi sur les traitements, tout heureux que nous sommes — nolens volens — d'avoir réussi à la faire accepter par le peuple souverain.

A vrai dire, nous n'avons fait aucun progrès dans le domaine des améliorations de nos conditions matérielles d'existence; comparée à 1894 ou aux années 70, notre position marque peut-être un recul sur l'échelle économique.

Avons-nous la perspective que cet état de choses changera bientôt? Si nous en sommes à attendre aussi longtemps une nouvelle réglementation des traitements que la dernière fois, nous serons obligés de patienter jusqu'en 1925. Qui nous dit qu'à cette époque les conditions de la vie seront telles qu'une révision de la loi du

*) Demoiselles de bureau, commissionnaires, etc.

leuchtende Veranlassung, eine Neuordnung der Gehaltsverhältnisse zu verlangen, liefern wird.

Die Bescheidenheit, mit der wir bisher in solchen Fragen vorgegangen sind, wird uns auch nicht sonderlich zu Hülfe kommen. « Es sind zwar *erst* 13 Jahre her, » so begann unsere Eingabe von 1907 an den Grossen Rat, « dass der Lehrerschaft eine Besoldungsaufbesserung gewährt wurde, » und es hiess darin weiter: « Allein diese Aufbesserung war nicht eine ausreichende ... Die bisher erfolgten Besoldungserhöhungen, sowohl die von 1894 als die früheren, hatten jeweilen nur den Charakter einer vorläufigen Massnahme; sie waren nur berufen, der steten Verteuerung der Lebenshaltung einigermaßen zu begegnen. »

Man strebte also für diesmal eine *wirkliche ökonomische Besserstellung* an. Und nun gilt von der hinter uns liegenden Besoldungserhöhung genau das nämliche wie von den früheren. Wenn der Betrag der Erhöhung grösser war als je vorher, so war eben auch die Teuerung grösser und umfangreicher als je vorher

Und so können wir denn im Jahr 1925 wiederum ein bescheidenes und dringendes Gesuch an den Grossen Rat richten: « Es sind zwar erst 13 Jahre her (seit 1912), dass uns eine Besoldungserhöhung gewährt wurde allein sie war nicht eine ausreichende » Und dann würde man der schwärenden Wunde, um die wir zum Arzt laufen, damit er sie *heile*, wiederum wie 1875, wie 1894, wie 1909/12 ein Pflasterchen auflegen, das für den Augenblick, für den einen Tag die Schmerzen etwas lindert, die Wunde aber eher erweitert als heilt

Sollten wir unterdessen nicht daran denken, dass wir mit *einer andern Taktik* doch vielleicht weiter kämen? Sollte uns die Geschichte unserer bisherigen Gehaltsbewegungen nicht von dem völligen Versagen unserer Opportunitäts- und Augenblickspolitik überzeugt haben? Es sei damit keineswegs die Arbeit früherer Vorstände irgendwie bemängelt. Sie haben das jeweiligen Erreichbare mit ebenso viel Klugheit und diplomatischer Energie als mit Opfersinn zu erkämpfen gewusst. Aber sie werden mit uns darin zweifellos selbst einig gehen, dass uns die Zukunft — und zwar nicht eine allzu ferne Zukunft — uns unendlich mehr zu geben hat, als was wir von der Vergangenheit, jeweilen noch widerwillig genug, erhielten, und dass wir zu andern Mitteln greifen müssen, um vom Staat eine regelrechte Amortisation der recht beträchtlich angewachsenen Schuld, die die Vergangenheit uns gegenüber auf sich geladen und die sie nicht einmal zu verzinsen, geschweige denn zu amortisieren versucht hat, zu erzwingen. Und sie werden auch mit uns einig gehen, dass wir die Lehren unserer

31 octobre 1909 s'imposera impérieusement à tous comme une nécessité indiscutable! La modestie qui nous a caractérisés jusqu'à ce jour dans nos revendications légitimes ne nous sera pas d'un grand secours. Notre requête de 1907 au Grand Conseil contenait les passages suivants: « Il y a *à peine* 13 années qu'une augmentation de traitement a été accordée au corps enseignant. » Plus loin: « Mais cette augmentation était loin d'être suffisante Les augmentations accordées jusqu'ici, celles de 1894 comme les précédentes, n'avaient que le caractère d'un contre-poids au continuel renchérissement de la vie. »

Cette fois-ci, nous nous proposons *une réelle amélioration*. Malheureusement, l'augmentation obtenue a le même caractère que les précédentes, car la vie est devenue plus âpre que jamais, vu l'augmentation générale de prix de tous les articles de première nécessité

Faudra-t-il s'étonner si, en l'an de grâce 1925, nous nous présentons à nouveau devant le Grand Conseil avec une nouvelle supplique dans laquelle on lira: « 13 ans seulement se sont écoulés depuis la dernière augmentation de notre traitement (donc depuis 1912); mais cette augmentation était loin d'être suffisante » Alors sur la plaie béante que nous montrerons au médecin pour la *guérir*, on appliquera de nouveau, comme en 1875, en 1894 et 1912, un emplâtre qui calmera la douleur momentanément, mais qui, loin de guérir la blessure, ne fera que l'aviver encore

Ne pourrions-nous pas adopter *une autre tactique* qui peut-être nous rapprocherait du but? D'ailleurs, l'histoire de nos luttes en faveur de l'augmentation de notre traitement devrait nous avoir convaincus du peu de valeur de nos motifs d'opportunité et de notre politique du moment. Loin de nous la pensée de rappetisser le travail et le dévouement des comités précédents. Ils ont su obtenir tout ce qui était possible avec autant de sagesse et d'énergie que de sacrifice. Mais ils seront d'accord avec nous si nous prétendons que l'avenir — et un avenir pas trop éloigné — doit nous apporter infiniment plus d'avantages que ce que le passé nous a accordé en maugréant quelquefois. Ils comprendront certes que nous devons recourir à d'autres moyens pour obtenir de l'Etat une amortisation convenable de la dette vraiment considérable qu'il a laissé s'accumuler par le passé et pour laquelle il n'a jamais acquitté ni intérêts ni amortisations. Ces collègues ne nous dénieront pas plus le droit de prendre à cœur les leçons que nous ont données nos luttes économiques passées et de profiter des expériences faites par nos collègues d'autres pays dans des circonstances analogues aux nôtres. Un exemple:

eigenen Besoldungskämpfe beherzigen und uns die Erfahrungen zunutze machen, die unsere Kollegen in andern Ländern gemacht haben. Unsere deutschen Kollegen haben seit Jahren Besoldungen erkämpft, die in grossen Staaten, ja selbst in verschrienen Zentrumsländern, um Tausende von Franken über den unsern stehen. Sie haben prinzipielle Forderungen aufgestellt, die nicht sowohl in bestimmten Summen gipfeln, als vielmehr vom Staat eine gerechte Einreihung der Lehrer in die Gehaltsskala der Staatsbeamten verlangen, eine Forderung, die nicht für den Tag berechnet und nicht auf die «Teuerungen» zugeschnitten ist, eine Forderung, die vom Staat nicht ein paar Franken mehr oder weniger, die von ihm vielmehr *Gerechtigkeit* verlangt, *die mit ihm um eine Würdigung und Wertung der Lehrerarbeit ringt, wie sie der hohen Kultur-aufgabe der Volksschule angemessen ist.*

Es ist die *grosse konsequente Gleichstellungsbewegung*, die in Deutschland seit einigen Jahren den Gehaltskämpfen der Lehrerschaft einen ganz besonderen Charakter, einen Zug ins Grosse, einen mächtigen idealen Impuls verliehen hat. «Die Lehrervereine haben bisher,» so schrieb 1908 E. Fuss in einem grundlegenden Artikel zur bayerischen Gehaltsfrage, «als gut gehalten, das nach ihrer Meinung Erreichbare zu fordern. Wie weit uns die Politik des Erreichbaren gebracht hat, weiss jeder, der die Geschichte der Aufbesserungen kennt; wir gehören immer noch zu den allerletzten. Diese Tatsache enthält die Kritik der verfolgten Politik. Nicht der Gedanke: Was ist zu erreichen? darf die Führung übernehmen, sondern einzig und allein die Frage: Was ist recht? Und sobald das Rechte erkannt ist, muss es als Forderung aufgestellt werden, ohne jegliche Rücksicht und mit der Zuversicht des Glaubens, dass sich an seiner eisernen, unbeug-samen Natur doch endlich alle widerstrebenden Kräfte zerschellen werden. Die Vertretung des Rechtes gibt Mut und Kraft, die Vertretung des Erreichbaren entmannt. Wird das Rechte nicht sofort anerkannt, so hat es weder an Wert noch an Gültigkeit eingebüsst und die aus seiner Verwerfung entstehenden Folgen fallen auf jene zurück, die es an seinem Aufkommen hindern.»

Und als das feststehende Rechte betrachtet die deutsche Lehrerschaft die ökonomische Gleichstellung mit denjenigen Staatsbeamten, denen sich die Lehrerschaft nach ihrer Vorbildung, nach der allgemeinen Wichtigkeit des Amtes und nach der damit verbundenen Verantwortlichkeit an die Seite stellen darf. *)

*) Zur nähern Orientierung über die deutsche Gleichstellungsbewegung drucken wir den einleitenden Artikel aus der «Gleichstellungsnummer» der «Freien Bayerischen Schulzeitung», verfasst von dem ebenso tapfern wie ideal gesinnten Kämpfer Beyhl, in unserer heutigen Nummer ab.

nos collègues d'Allemagne ont su se créer dans les grands Etats, voire dans les contrées si discréditées où le Centre règne en maître, des traitements qui dépassent par milliers de francs nos modestes appointements. Ils ont formulé des exigences de principe qui visent moins une certaine somme que l'enregistrement officiel des instituteurs dans l'échelle des traitements des employés d'Etat, une exigence qui n'est pas basée sur le jour présent seulement, mais qui réclame avant tout de l'Etat *la justice qui veut faire reconnaître la dignité et la valeur du travail de l'instituteur appelé à remplir à l'école populaire la mission la plus délicate qui soit.*

C'est cette prétention très naturelle d'être placés sur le même pied que les employés d'Etat qui prête aux luttes économiques de nos collègues d'Allemagne un caractère tout particulier et leur donne un cachet de grandeur et une impulsion idéaliste très marquée. E. Fuss écrivait en 1908 dans un article de fond relatif à la campagne en faveur des traitements des instituteurs bavarois les lignes qui suivent: «Les sociétés pédagogiques ont cru jusqu'à présent qu'il était de bon ton de baser leurs revendications économiques sur le «réalisable». Tous ceux qui se sont intéressés à la question du relèvement des traitements savent ce que nous avons récolté de cette politique du «réalisable», nous arrivons toujours les derniers. Ce fait condamne de lui-même notre tactique passée. Ce n'est pas la question: Que pouvons nous obtenir? mais: Qu'est-ce qui est juste? qui doit diriger nos aspirations. Une fois qu'on a reconnu ce qui est juste, il faut en faire un principe, sans se laisser influencer par d'autres considérations, avec la foi inébranlable que ce principe, grâce à sa nature même, triomphera de tous les obstacles et que mille entraves n'arrêteront pas sa marche triomphante. La défense d'une cause juste nous infuse du courage et de la force; la perspective d'une chose possible à atteindre ne réagit souvent sur nous que comme un sentiment déprimant. Un principe de justice n'est-il pas reconnu de suite, eh bien, il n'a perdu ni en valeur, ni en qualité; est-il méconnu, les suites funestes de son rejet retombent sur ceux-là seuls qui s'entêtèrent à le combattre.»

Le corps enseignant allemand considère comme un principe fondamental de justice l'égalité de traitement des instituteurs et des employés d'Etat avec lesquels ils peuvent se comparer tant par leur culture que par l'importance de leur emploi et les responsabilités qui s'y attachent. *)

*) Pour donner un aperçu du mouvement en faveur du nivellement des traitements des fonctionnaires, nous reproduisons plus loin un article d'un numéro de la «Freien Bayerischen Schulzeitung». Cet article, dû à la plume d'un collègue distingué tant par sa généreuse hardiesse que par l'idéalisme élevé de ses vues, traite de l'égalité des fonctionnaires.

Sollte ein derartiges Vorgehen nicht auch für uns vorbildlich sein?

Mit den Beschlüssen der letzten Delegiertenversammlung und mit der Eingabe an die Sekundarschulkommissionen hat der B. M. V. (auf den Antrag des Schriftführers B. L. V.) unseres Wissens als der erste Lehrerverein der Schweiz den konsequenten Gleichstellungskampf begonnen. Die Mittellehrerschaft verlangt Gleichstellung mit den mittlern und höhern Klassen der bernischen Bezirksbeamten. Wo gedenkt sich die Primarlehrerschaft einzureihen? Ihre Vorbildung ist ungefähr gleichwertig mit der Vorbildung, die ein Gymnasium oder eine technische Mittelschule vermitteln. Sie hätte demnach Gleichstellung mit solchen Beamten zu verlangen, die den Ausweis einer solchen Anstalt oder einen annähernd gleichwertigen besitzen müssen, soweit die betreffenden Berufsgruppen nach ihrer allgemeinen Wichtigkeit und Verantwortung dem Lehrerstand an die Seite gestellt werden können. Dies mag etwa der Fall sein bei der IV. Besoldungsklasse der schweizerischen Bundesbahnen (Minimum Fr. 2500, Maximum Fr. 5500), in die freilich viele Beamte nach verhältnismässig kurzem Dienst aufrücken, die nie eine höhere Mittelschule besucht haben. Doch gehören in die V. Besoldungsklasse die Techniker I. und II. Klasse, die der 2. (Fr. 3300 bis 5300), der 3. (Fr. 3300—5000) und der 6. Gehaltsstufe (Fr. 2500—4200) zugeteilt sind. Zu der 3. Gehaltsstufe dieser Klasse gehören auch die Geometer II. Klasse, während die Architekten und technischen Beamten II. Klasse der 1. Gehaltsstufe (Fr. 3500—5500) zugewiesen sind.

Aus kantonalen Besoldungsdekreten kämen für den Vergleich insbesondere die Besoldungen der unteren und mittleren Klassen der Bezirksbeamten mit minimalen Endbesoldungen von Fr. 3800—5200 in Frage. Für die meisten dieser Beamten ist der Besitz des Notariatspatentes vorgeschrieben, ein Ausweis, der wohl ungefähr auf gleiche Stufe mit einem Primarlehrerpatent gesetzt werden kann. Wenn der Notariatskandidat vier Semester an der Hochschule studiert, so ist das nicht ein Studium wie dasjenige des Mediziners oder des Fürsprechers, da es keine andere Vorbildung als diejenige der fünfklassigen Sekundarschule zur Voraussetzung hat. Und wenn man heute Anstrengungen macht, den Notariatskandidaten zur Erwerbung der Gymnasialmaturität zu verpflichten, so machen andererseits auch die Lehrer Anstrengungen, ihre Berufsbildung durch den Anschluss an die Hochschule zu erweitern und zu vervollkommen.

Die niedrigsten Besoldungen der genannten Beamten erreichen nahezu den doppelten Betrag der Minimalbesoldung bernischer Primarlehrer.

Cette manière d'agir ne devrait-elle pas nous servir d'exemple?

Par les décisions prises à la dernière assemblée des délégués et par l'envoi de la requête aux commissions des écoles secondaires, le B. M. V. (sur la proposition du secrétaire du B. L. V.) a tenté le premier pas dans la voie des revendications pour l'égalité des traitements. A notre connaissance, c'est le B. M. V. qui, la première de toutes les sociétés suisses d'instituteurs, affiche ce principe d'égalité. Le corps enseignant secondaire demande à être rétribué comme les employés des classes moyennes et supérieures des administrations de district. Où l'instituteur primaire pense-t-il se classer? Son instruction, ses capacités correspondent à peu près à celles qu'on acquiert dans un gymnase et dans une école moyenne technique. Il aurait donc le droit d'exiger un traitement égal à celui des employés en possession du certificat de ces établissements, pour autant que ces catégories d'employés soient comparables aux instituteurs par l'importance de leurs fonctions et les responsabilités y relatives. Ceci peut être le cas pour les employés de la IV^e classe de traitement des chemins de fer fédéraux (minimum fr. 2500, maximum fr. 5500), classe dans laquelle figurent beaucoup d'employés n'ayant pas fréquenté d'écoles supérieures et qui avancent après un service relativement court. La V^e classe des chemins de fer fédéraux comprend pourtant les techniciens de I^{re} et de II^e classe, qui sont rangés soit dans la 2^e catégorie de traitements (fr. 3300 à 5300), soit dans la 3^e (fr. 3300 à 5000), soit dans la 6^e (fr. 2500 à 4200). Dans la 3^e catégorie rentrent aussi les géomètres de II^e classe, tandis que les architectes et les techniciens supérieurs rentrent dans la I^{re} catégorie (fr. 3500 à 5500).

Les décrets cantonaux sur les traitements des fonctionnaires nous offrent aussi matière à comparaison si nous prenons les fonctionnaires de district des classes moyennes et inférieures (de la II^e jusqu'à la VI^e classe) avec des traitements maxima de fr. 3800 à 5200. La plupart de ces postes impliquent une patente de notaire que nous considérons comme l'équivalent du diplôme d'instituteur primaire. Une objection: on dira qu'un notaire fait ses quatre semestres d'université; mais cela n'implique pas d'autres études préparatoires que la fréquentation d'une école secondaire de cinq cours. Oui, dira-t-on, n'est-on pas en passe d'exiger des candidats au notariat un certificat de maturité? Sans doute, mais les instituteurs s'apprêtent à compléter leur instruction par des études universitaires.

Le traitement initial des employés précités est donc deux fois plus fort que le minimum des instituteurs primaires. Nous ne nous faisons

Das ist ein Gehalt, das wir selbstverständlich nicht von heute auf morgen erhalten werden. Aber wenn wir einmal soweit sind, dass man uns die Berechtigung dieser Gleichstellungsforderung zugesteht, so haben wir schon unendlich viel erreicht. Wir brauchen dann nicht mehr 13 oder 15 oder 20 Jahre zuzuwarten, bis wir «wiederkommen» dürfen, sondern der Staat hat dann so lange seine Pflicht nicht erfüllt, er hat so lange der elementarsten Gerechtigkeit nicht genügt, als er die zugestandenen Besoldungen nicht ausrichtet, und solange er das nicht tut, wird man es uns nicht verargen dürfen, wenn wir ihn immer wieder daran erinnern.

E. T.

Wir wollen unser Recht.

Aus Nr. 2 (1910) der Freien Bayerischen Schulzeitung. *)

Von Jakob Beyhl.

Es ist die grosse Sache aller Staaten
Und Thronen, dass gescheh, was Rechtens ist,
Und jedem auf der Welt das Seine werde,
Denn da, wo die Gerechtigkeit regiert,
Da freut sich jeder, sicher seines Erbs.
Und über jedem Hause, jedem Thron,
Schwebt der Vertrag, wie eine Cherubswache.

Schiller.

Wenn in hundert Jahren ein Kulturhistoriker die Geschichte des deutschen Volksschullehrerstandes schreiben wird, dann wird er finden, dass in den beiden Jahrzehnten um das Jahr 1900 herum im Lehrerstand ein denkwürdiger gesellschaftlicher Befreiungsprozess begann. Er wird feststellen, dass erst vereinzelt der Gedanke auftauchte, bis sich endlich die gemeinsame Bewegung mit elementarer Wucht entwickelte.

Seit hundert Jahren rangen die deutschen Lehrer um die Lösung aus unwürdigen Knechtesbanden. Bildungssehnsucht und Selbstverwaltungsideen waren die ersten Wegweiser im Zuge nach aufwärts. Dann kam Mitte des 19. Jahrhunderts der Zusammenschlussgedanke. Der gemeinsame Kampf schuf gemeinsame Fortschritte. Bildungszugeständnisse und Selbstverwaltungsanerkennungen folgten bruchstückweise. Die wirtschaftliche Notlage suchte man zu lindern im Vertrauen auf die Gunst der Landesgewalten. Man begnügte sich mit Erreichbarem. Man stellte bescheidene Kleinforderungen. Im Lohnkampfe fehlte jeder grosse und gemeinsame Zug, wie er in Bildungs-, Schulleitungs- und Rechtsfragen längst sich Bahn gebrochen hatte.

Da kam eine neue Zeit. Die soziale Frage wurde in den achtziger Jahren zum Kulturproblem der Nation. Und in Bismarcks und Wilhelm I. letzten Lebensjahren eroberte der soziale Gedanke die Kreise der Gebildeten und Regierenden. Die Lohnfrage aller Arbeitenden wurde zur Ehrenfrage der einzelnen Stände. Und der Gerechtigkeitsgedanke hielt seinen Siegeslauf durch alle edlen Gehirne. Alle Lohnkämpfe wurden zum Ringen nach gesellschaftlicher Höherwertung und höherer Achtung.

Aus diesem sozialen Grundzuge stammt der Gerechtigkeitsgedanke, mit dem die deutschen Staatsregierungen vor ihre Volksvertretungen treten, wo sie die dringend nötige Besserstellung der öffentlichen Diener

*) Wir empfehlen diese vorzüglich geschriebene Lehrerzeitung aufs wärmste. Erscheint in Würzburg. Preis halbjährlich 2 M.

pas d'illusion, nous n'atteindrons pas ce traitement du jour au lendemain. Mais si on reconnaît une fois nos bons droits, c'est que nous aurons déjà une victoire morale à notre actif. Nous ne serons plus obligés d'attendre 13 ou 15 ans avant de réclamer à nouveau. L'Etat comprendra qu'aussi longtemps qu'il ne paye pas les traitements qu'il reconnaît équitables, il ne remplira pas son devoir à notre égard. Aussi longtemps qu'il n'aura pas rempli ce devoir, il aura mauvaise grâce à s'impatience si on se permet de lui rappeler ses obligations à notre rencontre.

E. T.

fordern müssen. Und so ordnen im ganzen Reiche die Staatslenker die Lohntarife ihrer Diener nach dem Grundsatz: Gleiche Bildung, gleiche Wichtigkeit und Schwierigkeit des Dienstes, gleiche Bezahlung. Damit wird die staatliche Gehaltsstaffel zum Barometer der gesellschaftlichen Gliederung.

Auch die Volksschullehrer wurden mit hineingerissen in diesen gewaltigen Strom gesellschaftlicher Volkswicklung. Sie hatten am längsten auf Gunst und Gnade geharrt. Sie hatte man am längsten mit Bissen und Brocken gespeist. Fast sah es aus, als seien Lehrer wie Staatsleiter das so gewöhnt.

Aber plötzlich reckte es sich lichterloh empor: Gerechtigkeit, Gerechtigkeit! Es handelt sich um unsere Ehre! Wir wollen keine Gnade! Wir wollen unser Recht!

Der den Lehrerstand so plötzlich aus dem Träumen riss, das war der Staat selbst, indem er den Volksschullehrern zeigte, wie er seine andern Diener wertete und eingliederte. — Da reckten sich die Lehrer empor, die Scham im Gesicht und den Zorn im Herzen, und sagten den Staatsgewaltigen frei, dass ihre Geduld ein Ende habe. Und so begann überall der Kampf um das gute Recht!

Das war nicht nur in Bayern so. Das war überall so. Es handelte sich nicht um persönliche oder parteipolitische oder vereinstaktische oder sonstwelche kleinliche Dinge, sondern um ein gewaltiges Stück nationaler Kulturpolitik, von dem die Geschichte der Zukunft reden wird. Und es handelt sich nicht nur um eine reichsdeutsche Sache, sondern um ein internationales Stück moderner Kulturbewegung.

Der Gedanke der Gleichstellung mit standesgleichen Staatsdienern ist zuerst in Sachsen erwacht. Schon 1874 hat der brave Beeger die Einreihung in die Reihe der Unterbeamten abgewiesen. Dann schlummerte die Idee wieder ein. 1891 brach sie in Sachsen wieder empor. 1892 peitschte die Einreihung der Lehrer in die Klasse der Unterbeamten die Badener in die Höhe; 1897 begann dann dort der Kampf. 1899 erhoben die Württemberger in ähnlichem Verlangen die Hand. 1903 tauchte der Gedanke in Thüringen auf. 1906 schrieb der tapfere Beyer in Leipzig die grundlegenden klassischen Sätze für den Befreiungskampf der Sachsen. Im gleichen Jahre brachen die Hessen durch. 1907 entfalteten die Preussen und Thüringer die Fahne der Gleichberechtigung. Und 1908 flatterte das Banner der Gerechtigkeit durch das Land der Bayern.

Sehr bedeutungsvoll ist es, dass die Lehrerschaft vielfach unabhängig voneinander mit ihren Endgehaltforderungen auf etwa 4800 Mark kam als Gleichstellungssatz für jeden Lehrer. So liegt zurzeit in dieser Höhe die Forderung für eine auskömmliche und standes-

gemässe Besoldung beschlossen. Und unabhängig voneinander kommen die Lehrer auf dieselbe sachliche Begründung ihrer Forderungen. Was Fuss 1908 für Bayern als nötig herausstellte, das hatte 1906 schon, ohne dass wir Bayern davon wussten, Beyer in Leipzig klar berechnet. Es gibt keinen zwingenderen Beweis für unsere Gerechtigkeitsforderungen als solche Ergebnisse.

Und die Abstände zwischen Ziel und Wirklichkeit zeigen uns, wie gross und schwer der Kampf werden wird.

Heute finden sich noch folgende *Endgehälter*: 2400 Mark: Schwarzburg-Rudolstadt, Schaumburg-Lippe, Lippe-Detmold, Elsass; 2460 Mk.: Waldeck; 2550 Mk.: Schwarzburg-Sondershausen; 2600 Mk.: Altenburg; 2700 Mk.: Braunschweig; 2750 Mk.: Weimar; 2800 Mk.: Bayern, Baden, Meiningen, Reuss ä. und j. Linie; 2900 Mark: Gotha; 3000 Mk.: Sachsen, Hessen; 3150 Mk.: Anhalt; 3300 Mk.: Preussen; 3400 Mk.: Oldenburg; 3500 Mk.: Lübeck; 4100 Mk.: Bremen; 4600 Mk.: Hamburg. Dabei sind in Oldenburg, Meiningen und Reuss ältere Linie die Sätze der neuen Gehaltsvorlagen schon eingesetzt.

Jede Gleichstellungsbewegung deutscher Volksschullehrer, das ist sehr bezeichnend, hat mit schweren Niederlagen begonnen. Ob Sachsen oder Preussen, oder Baden oder Bayern, oder Meiningen. Ueberall zuerst die heftigsten Gemüterschütterungen der enttäuschten Lehrer. Und auf der einen Seite: «Wir sind verachtet» «Uns mag niemand», als schärfste Aeusserungen — und auf der andern Seite: «Diese ewig unzufriedenen Schulmeister» «Die unersättlichen Lehrer». So schwer lastet der Fluch einer hundertjährigen Knechtschaftsgeschichte auf unserem Stand! Man hat den Lehrern Bildung gegönnt und schüttelte den Kopf, wie sie als gebildete Männer ihr gutes Recht heischten, und wünschte sich dann den um eine Gnade sich zehnmal bückenden Schulmeister zurück. Aber es war zu spät.

Die Regierungen waren meist hochehrtaunt. In Preussen hat der ostelbische Schlossherrengeist widerwillig abgewehrt und als blaues Wunder moderner Technik die Kulturbremse erdacht. In Baden zögerte man durch ein Jahrzehnt hindurch. In Bayern wurde man von einem jäh aufschliessenden Naturereignis*) überrascht und fand nur ungenügende Worte zur Rechtfertigung der Ablehnung. So ist es überall. Aber aus verschiedenen Wendepunkten blitzt fröhliches Leuchten. In Gotha und Sachsen ist die Forderung der Lehrer grundsätzlich anerkannt. Auch anderswo.

Von allen Parteien hat nur das bayerische Zentrum aus Parteiegoismus mit der grössten Wucht sich gegen das Verlangen der Lehrer gestemmt. In Preussen aber z. B. haben *alle* Parteien, mit Einschluss des Zentrums, die Gleichstellungsbewegung der Lehrer als durchaus berechtigt bezeichnet. Auch die Konservativen konnten nichts dagegen sagen. Vom Herrenhaus sei nicht die Rede, das passt in seiner jetzigen Zusammensetzung nicht ins 20. Jahrhundert.

*) Die von Tausenden besuchte, alles mit sich reisende Lehrerversammlung vom 16. Mai 1908 im grossen Hackerbräusaale in München, die mit elementarer Wucht dagegen auftrat, dass man die Lehrer wiederum mit lumpigen 3-400 Mark abzuspiesen gedachte (während wir Berner für denselben Betrag Lob- und Danklieder sangen).

Es könnte aber kein besseres Zeichen für die Geringschätzung, die man dem Lehrerstand vielfach entgegenbringt, geben, und die Notwendigkeit der Erlösung aus beschämender Tiefwertung könnte nicht krasser beleuchtet werden, und die Ebenbürtigkeitsbewegung des Lehrerstandes könnte nicht besser gefördert werden, als durch die Mittel und den Unverstand, mit denen öffentliche Diener, die mit dem Lehrerstand an Bildung und Stellung gleich- oder ihm nachstehen, sich gegen den Emporzug der Lehrer sperren. In allen Staaten die gleiche Erscheinung! In Baden behauptet man, die Lehrerbildung stünde hinter der Einjährigenbildung zurück. Etwas Aehnliches hat man ja auch schon in Bayern zu behaupten sich getraut. In Anhalt wagten einfältige Neidhardt in einer Bittvorstellung sogar zu behaupten, die Volksschullehrer seien die einzige Klasse von mittlern Beamten, bei denen Volksschulbildung als Vorbildung genüge. Man kennt unsere Vorbildung eben nicht, weil man nicht mit uns auf einer Bank sass.

Ein trauriges Kapitel ist auch, dass Standesgenossen, die sich unter einem besonderen christlichen Deckmantel von anderen abtrennten, vielfach die Bewegung hemmen und schädigen. So z. B. in Baden, Bayern und Oesterreich. Einige Ausnahmen sind erfreulich.

Das Allerschlimmste aber ist es, wenn in freien Vereinen hie und da noch der alte Kirchendiener- und Schulmeisteregeist spukt, der es nicht verstehen kann, dass ein deutscher Volksschullehrer auch ein aufrechter Mann sein soll, und wenn es Leute gibt, welche, die Zipfelmütze übers Ohr gezogen, ins Bett kriechen, wenn draussen die Kugeln pfeifen, beim Friedensschluss aber mit einem grossen Eimer gelaufen kommen, um ihren Teil zu holen, und dabei sich brüsten, dass das auch ohne alles Gefecht so gekommen wäre und dass aller Widerstand nur Schaden bringe und dass sie überhaupt die Geseitesten wären.

Doch das Schönste und Erhabenste ist die Treue und Tapferkeit und der Mannesstolz der tausend und abertausend braven Brüder.

«Der Kampf beginnt erst,» schreibt einer der Führer der Preussen. Und überall, vor allem in Baden und Württemberg und Anhalt und Oldenburg und Meiningen rüstet man zum Kampf. In Sachsen hofft man beim nächsten Vorstoss zu siegen. In Bayern haben wir alle Ursache, uns die Siegeszuversicht zu stärken und den verantwortlichen Machthabern klar zu zeigen, dass wir nicht eingeschlafen sind auf rosigen Polstern, sondern dass wir in sorgender Erwartung stehen und eine neue Enttäuschung mit einem neuen Kampf erwidern werden.

So sei denn diese Nummer allen deutschen Regierungen und allen Kampfgenossen gewidmet. Den ersten, dass sie den gemeinsamen Schrei nach Gerechtigkeit deutlich vernehmen, den andern, dass sie Herz und Hirn stärken an diesem geschichtlich denkwürdigen, gottgeheiligten Grundzug der Lehrerbewegung. Beiden aber zum Sporn, dass sie *mit Bewusstsein eine grosszügige deutsche Kulturpolitik treiben*, denn die Losbindung der Lehrerschaft aus den Fesseln unwürdiger Notlage und die Erhebung der Lehrer zu gleichberechtigten Mitarbeitern am öffentlichen Wohl bedeutet einen Segen für die deutsche Volksbildung.

Disziplinar- und Haftpflichtfragen.

Von der Sektion Oberemmental war vor ungefähr Jahresfrist angeregt worden, es sei die Frage der Disziplinar-kompetenzen des Lehrers in und ausser der Schule von berufener Seite

Questions de discipline et de responsabilité.

Il y a environ une année que la section du Haut-Simmental a soulevé l'intéressante question des châtiments corporels en classe et hors de classe, en demandant que les compétences de

gründlich zu untersuchen. Die Rechtsschutzkommission wurde mit dieser Untersuchung beauftragt und ihre Aufgabe namentlich auf Anregung der Sektion Nidau hin noch dahin erweitert, dass man auch die Frage der Haftpflicht des Lehrers bei Unfällen, die auf den Turn- und Spielplätzen, bei Spaziergängen, auf Reisen, beim Baden, Schlitteln, Schlittschuhlaufen sich ereignen, gründlich zu prüfen beschloss. Auch der Frage, ob nicht die Gemeinde für Unfälle, die dem *Lehrer* im Schulbetrieb zustossen können, haftbar sei, beschloss man näher zu treten.

Die Rechtsschutzkommission besprach die Sache zunächst in ihrem Schoss und dann auch mit unserm Rechtskonsulenten, Herrn Dr. Brand. Aus dieser Besprechung ging folgendes hervor:

1. *Die Disziplarkompetenzen des Lehrers.*

Die Gesetze geben dem Lehrer gar keine ausdrückliche Befugnis, irgendwelche Disziplinarstrafen gegenüber den Schülern, sei es während der Schulstunde oder ausserhalb der Schule, anzuwenden. Der Lehrer kann nach dem bestehenden Recht selbst für geringfügige Körperstrafen, die keinerlei Verletzung oder gar bleibenden Nachteil zur Folge haben, eingeklagt und vom Richter bestraft werden. In einem Fall G. in Sch. wurde vor einigen Jahren Anzeige erstattet, bloss um zu sehen, ob den Lehrern irgendwelche körperliche Strafen gestattet seien; der Lehrer wurde verurteilt, freilich bloss zu Fr. 1 Busse. Für Vergehen der Schüler ausserhalb der Schule hat der Lehrer gar kein Recht zu irgendwelcher Strafe, selbst dann nicht, wenn die Schulkommission ihm hierfür Auftrag erteilt. Im Fall Sp. in Z. wurde ein Lehrer vor Obergericht verurteilt, weil er ein paar freche Schlingel wegen Baumfrevel im Auftrag der Schulkommission gezüchtigt hatte. Der Lehrer hat gesetzlich nicht einmal das formelle Recht, einen Schüler mit Freiheitsentzug (Nachsitzen) zu bestrafen.

Allerdings ist ja darin die Praxis eine ganz andere als die Theorie, indem bei genügender Vorsicht in der Anwendung von Disziplinarstrafen der Lehrer kaum eine Anzeige und damit eine Verurteilung zu fürchten hat. Vor der Körperstrafe muss ja überhaupt gewarnt werden, da sie gar zu leicht schlimme Folgen haben kann. Jedenfalls ist sie auf ganz besondere Fälle, z. B. von Gemütsrohheit oder Brutalität gegenüber schwächeren Schülern oder Tieren, zu beschränken und auch da mit Vorsicht anzuwenden.

Der K. V. fragte sich, ob nicht durch eine Eingabe an den Grossen Rat zum Einführungsgesetz des schweizerischen Zivilgesetzbuches eine Bestimmung angeregt werden könnte, nach welcher gewisse Disziplarkompetenzen der Eltern auf den Lehrer übertragen würden. In einer Spezial-

l'instituteur soient examinées par des légistes. La commission de droit fut chargée d'élucider cette question et priée de donner en outre son préavis sur la question des responsabilités incombant *aux maîtres* en cas d'accidents sur les places de gymnastique et de jeux, pendant les courses scolaires, les bains, les glissades, etc. On résolut en outre d'examiner jusqu'à quel point les communes peuvent être rendues responsables en cas d'accidents arrivés aux maîtres dans l'exercice de leurs fonctions.

Ces questions, après avoir été traitées au sein de la commission de droit, ont été soumises à notre avocat consultant. Des délibérations, il ressort ce qui suit:

1° *Les compétences disciplinaires de l'instituteur*: Les lois existantes n'accordent nullement à l'instituteur le droit de répression par des châtimens corporels, pas plus en classe qu'hors de classe. L'instituteur peut être cité par devers le juge pour y répondre des châtimens infligés aux élèves, si légers fussent-ils, et puni s'il y a lieu. Dans le cas G. à Sch., on a fait rapport à seule fin de créer un précédent, et le maître fut reconnu passible d'une amende légère (elle se montait à fr. 1). Un même cas Sp. à Z. fut condamné en dernière instance pour avoir puni, sur l'ordre de la commission scolaire, deux effrontés petits maraudeurs. L'instituteur n'a légalement aucun droit formel de punir les élèves, même par des retenues après les heures de classe réglementaires. Mais il y a, ici comme ailleurs, pratique et théorie. L'instituteur, s'il fait un usage modéré des punitions corporelles, ne court aucun danger de s'attirer un rapport et une condamnation. Il est bon cependant de mettre le corps enseignant en garde contre les châtimens corporels; ceux-ci peuvent avoir des suites funestes. Quoiqu'il en soit, il faut les borner à des cas graves; par exemple, pour réprimer des accès de brutalité exercés sur des élèves débiles ou sur des animaux.

Le C. C. s'est demandé s'il ne serait pas bon de recourir au Grand Conseil, afin que, dans la loi de promulgation du Code civil suisse, on introduisît une clause conférant à l'instituteur certains droits de répression des parents. Une commission spéciale composée dans ce but a, d'accord avec MM. Mühlethaler, Bürki, Tännler, membres du Grand Conseil, établi les considérants suivants: Une pareille requête ne serait pas prise en considération. Le motif: le Grand Conseil s'est déjà occupé des châtimens corporels à l'école primaire dans deux sessions en 1900 et a refusé l'entrée en matière sur ce point scabreux; il a donc refusé — fort heureusement pour nous — de donner une forme précise à la loi actuelle, ce

konferenz mit den Herren Grossräten Mühlethaler, Bürki und Tännler zeigte es sich jedoch, dass ein derartiges Verlangen völlig aussichtslos wäre, da der Grosse Rat schon im Jahre 1900 sich in zwei Sessionen eingehend mit der Frage der Disziplinarkompetenzen des Lehrers befasst und es schliesslich — glücklicherweise! — abgelehnt hatte, darauf überhaupt einzugehen und bestimmte Vorschriften aufzustellen, durch die das betreffende Gesetz schliesslich zu einem strikten Verbot selbst geringfügiger Körperstrafen geworden wäre. So kam man dazu, auf eine Eingabe zu verzichten, die eine nutzlose, grosse Debatte hervorgerufen und der Lehrerschaft jedenfalls eher geschadet als genützt hätte.

2. *Haftpflicht des Lehrers*: Der Lehrer kann für Schülerunfälle, die beim Baden, Schlitteln, Spielen, Turnen oder auf der Reise vorkommen, nur dann verantwortlich gemacht und haftpflichtig erklärt werden, wenn er selbst durch Fahrlässigkeit oder mangelhafte Aufsicht den Unfall verschuldete, wenn er also etwa mit seiner Klasse an offenbar gefährlichen Stellen baden oder schlitteln, oder Schlittschuhlaufen ginge, wenn er auf Reisen oder beim Turnen seiner Aufsichtspflicht auf offensichtliche Weise nicht genügte u. s. w.

3. *Haftpflicht der Gemeinde*: Die Gemeinde kann für Unfälle der Schüler oder des Lehrers nur da haftpflichtig erklärt werden, wo sie den Unfall durch ungenügende Einrichtungen u. s. w. verschuldete, wo sich also ein Unfall etwa infolge der mangelhaften Beschaffenheit der Turngeräte, eines längst reparaturbedürftigen Fussbodens u. s. w. ereignete.

Besoldungsbewegung der Mittellehrer.

Der K. V. des B. L. V. ersucht die Primarlehrerschaft dringend, ihre Kollegen an der Sekundarschule in ihren Kämpfen um Besserstellung tatkräftig zu unterstützen. Wer wäre berufener, einander gegenseitig in den lokalen Besoldungskämpfen kräftig zur Seite zu stehen, als diejenigen, die demselben Beruf angehören, diejenigen, die sich Kollegen nennen, diejenigen, die die Lehrarbeit am besten zu werten und einzuschätzen wissen!

Man lasse alle kleinlichen Eifersüchteleien beiseite, man vergesse jede persönliche Antipathie, wo sie auch vorhanden sein sollte! Die Primarlehrerschaft setze alles daran, damit die von den Mittellehrern geforderte Gleichstellung mit den mittlern und höhern Klassen der Bezirksbeamten von den Schulkommissionen befürwortet und von den Gemeinden zugestanden

qui n'aurait, somme toute, abouti qu'au bannissement complet des punitions corporelles de l'école publique. C'est ainsi qu'on résolut de renoncer à la dite requête au Grand Conseil. Une démarche pareille aurait été plus nuisible que profitable au corps enseignant.

2° *Responsabilité de l'instituteur*: L'instituteur ne peut être rendu responsable des accidents survenus aux élèves à l'occasion des bains, patinages, jeux, leçons de gymnastique et courses scolaires que s'il a pu les occasionner par défaut de surveillance, négligences ou par des manquements graves de sa part, par exemple en conduisant ses élèves se baigner ou se luger dans des endroits dangereux, etc.

3° *Responsabilité des communes*: Les communes ne peuvent être rendues responsables des accidents arrivés aux instituteurs ou aux élèves, si elles n'ont pas occasionné ces accidents par suite de défauts aux engins de gymnastique ou d'autres incuries (un plancher, un escalier défectueux).

Traitement des maîtres aux écoles moyennes.

Le C. C. du B. L. V. adresse un pressant appel au corps enseignant primaire, le priant de soutenir énergiquement les collègues des écoles moyennes dans leur campagne en faveur des traitements.

Ceux qui visent le même idéal, qui ont les mêmes aspirations et savent estimer la mission d'éducateur à sa juste valeur, sont les premiers appelés à s'entr'aider dans la lutte pour le pain quotidien. Faisons table rase des petites rancunes, des mesquines jalousies, s'il peut en exister! Mettons, nous, instituteurs primaires, tout en jeu pour faire triompher la cause de nos collègues et leur assurer une position matérielle équivalente à celle des employés de district de 1^{re} et de 2^e classe. Faisons tout notre possible pour engager les commissions à plaider la cause des maîtres

werde. Man schrecke nur ja nicht vor der Gefahr zurück, dass die Besoldungen der Sekundarlehrer allfällig um ein Erkleckliches in die Höhe gehen und damit die Besoldungen der Primarlehrer hinter sich zurücklassen könnten. Es wird ja die Zeit nicht auf sich warten lassen, wo auch die Primarlehrerschaft ähnliche Postulate wird verfechten müssen, und sie wird dann froh sein über eine wirksame Unterstützung von seiten ihrer Kollegen. Je eher überdies die Mittellehrer zum Ziele gelangen, desto rascher erfüllen sich auch die Hoffnungen der Primarlehrer. Das sind so klare Selbstverständlichkeiten, dass man es gar nicht für nötig halten sollte, sie überhaupt zu erwähnen.

Ganz besonders werden die *Mitglieder der Presskomitees des B. L. V.* ersucht, die Besoldungs- und Gleichstellungsfrage in den ihnen zugänglichen Zeitungen zu besprechen und die Ansätze und Forderungen der Mittellehrer energisch zu verteidigen. Das Sekretariat des Lehrervereins ist jederzeit bereit, Material zur Besoldungsfrage zu versenden oder irgendwelche Auskunft zu erteilen.

Der K. V. bittet auch die Sektionsvorstände des B. L. V., sich mit der Frage zu befassen, in der Presse, in den Gemeindeversammlungen u. s. w. die Bewegung zu unterstützen und die Mitglieder der Sektionen zu tatkräftiger Mithilfe aufzufordern.

Der K. V. des B. L. V.

Bernischer Mittellehrerverein.

Besoldungsbewegung.

Samstag, den 17. September, fand in Bern eine Versammlung von Vertretern der von den Sektionsvorständen bestellten Presskomitees statt. Man beschloss, die Presspropaganda ungesäumt zu beginnen und in der Weise zu organisieren, dass für jeden Landesteil ein für die Propaganda verantwortliches Komiteemitglied als Präsident bezeichnet werde. Diese Präsidenten sollten mit den übrigen Mitgliedern des Komitees in Verbindung treten und dafür sorgen, dass die Notwendigkeit einer Gehaltsaufbesserung für die Mittellehrer in den Zeitungen gründlich besprochen werde. Sämtliche Zeitungsartikel sind von einer kantonalen Zentralstelle zu sammeln. Die Präsidenten der Presskomitees wurden ersucht, die betreffenden Artikel gleich nach ihrem Erscheinen dieser Zentralstelle, dem Sekretariat des Vereins, nach Bern einzusenden. Für Auskunft, Propa-

ganda in ihrem ressort local. Ne nous laissons pas arrêter par la crainte que le traitement des maîtres secondaires devienne de beaucoup supérieur à celui des instituteurs primaires. Le temps viendra aussi où nous aurons besoin de leur appui généreux; alors, nous serons heureux d'avoir recours à l'appui fraternel de nos collègues. Si les aspirations du corps enseignant secondaire sont couronnées de succès, n'est-ce pas un bon présage pour les revendications analogues des instituteurs primaires? Ce sont d'ailleurs des vérités si incontestables qu'il serait vixieux d'insister.

Les membres des comités de la presse du B. L. V. sont spécialement priés de traiter la question relative aux traitements des maîtres aux écoles moyennes dans les journaux mis à leur disposition et de défendre vigoureusement cette cause. Le bureau du B. L. V. sera toujours à la disposition de chacun pour délivrer le matériel concernant les questions du traitement et donner à cet effet tous les renseignements désirables.

Le C. C. invite aussi les comités des sections régionales à s'intéresser à la question, dans les réunions locales, dans la presse, etc., et à faire en sorte que les membres des sections remplissent leur devoir et soutiennent énergiquement le mouvement.

Le C. C. du B. L. V.

Société bernoise des maîtres d'écoles moyennes.

Mouvement en faveur du relèvement des salaires.

Une assemblée des représentants du comité de la presse nommé par les comités de section a eu lieu à Berne le samedi, 17 septembre écoulé. Il y fut décidé de commencer sans tarder la propagande par les journaux et de désigner pour chaque région un président responsable choisi au sein du comité de la presse. Ces présidents devraient se mettre en relation avec les autres membres du comité et veiller à ce que la nécessité d'une amélioration des traitements des professeurs aux écoles moyennes soit traitée à fond. Tous les articles de journaux seront recueillis par un office cantonal. Les présidents des comités de la presse sont priés de faire parvenir les articles en question à l'office cantonal, soit au Secrétariat de la Société, à Berne. C'est là qu'il faudra également